



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Johannesburg, ruée ver l'or sud-africain

---

Harry Struben en était persuadé : il y avait de l'or à Witwatersrand, cette chaîne de collines au cœur de la république du Transvaal. Il l'avait su dès le premier coup d'œil, quand un voisin lui avait apporté, en 1884, un échantillon de roches. Harry connaissait son affaire : arrivé d'Allemagne en 1840, il avait participé en 1867 à la ruée vers les diamants dans la région de Kimberley. Depuis, il n'avait pas son pareil pour identifier, nichée au cœur des pierres, l'odeur de l'argent. Mais à Pretoria, la capitale de la République, où il s'était rendu pour montrer son caillou scintillant, on n'avait manifesté aucun enthousiasme. « Il y a plus d'or dans les rues de Pretoria que dans ce coin perdu » avait conclu un expert à l'issue d'un déplacement sur place. Il est vrai que chacun, alors, avait en mémoire les faux espoirs suscités par la découverte d'un peu d'or à Baberton, dans le nord du

Transvaal. Les fabuleux gisements annoncés n'avaient jamais été trouvés...

A Kimberley, où la rumeur de la découverte de Struben n'a pas tardé à se répandre, un homme a cependant décidé de se rendre sur place pour se faire sa propre idée : Sir Joseph Robinson. Fils d'un colon anglais arrivé au Cap en 1820, ce général reconverti dans le négoce de laine a été l'un des premiers à participer à la ruée vers les diamants. Bien lui en a pris ! Chanceux, il a accumulé une fortune considérable avant de se faire élire maire de Kimberley en 1880. Mais en ce milieu des années 1880, l'homme a un besoin pressant d'argent. Très endetté, il a dû vendre sa compagnie à Cecil Rhodes, le principal magnat sud-africain du diamant. L'or de Witwatersrand, s'il existe, lui offre une occasion unique de se refaire. Convaincant, il parvient à se faire prêter 20 000 livres par



Alfred Beit, un homme d'affaires juif d'origine allemande qui, dans les années 1870, a lui aussi fait fortune dans le diamant.

La chance, une nouvelle fois, va sourire à Robinson. Lorsqu'il arrive sur place, en juillet 1886, l'ancien général n'est certes pas seul. Des centaines de prospecteurs ont commencé d'affluer dans la région, attaquant à coups de pioche les collines rocheuses du Witwatersrand. Jusque-là hypothétique, la présence d'importants gisements d'or est désormais devenue une quasi-certitude. Dans la foulée, et pour faire face à cet afflux soudain de chercheurs d'or, les autorités du Transvaal ont délimité un vaste quadrilatère au sein duquel ils ont fondé une ville. Johannesburg : ainsi la nouvelle cité a-t-elle été baptisée, en l'honneur du ministre des mines, Christian Johannes Joubert, et du premier Inspecteur général de la République, Johann Rissik. Edifiée selon un plan rectangulaire et dotée de larges avenues se coupant à angle droit, elle ne compte, à ses débuts, que quelques bâtiments officiels, un hôtel et d'innombrables maisons en bois.

Pour l'heure, ce n'est guère à Johannesburg que Robinson s'intéresse mais à l'or. Grâce

aux 20 000 livres que Beit lui a prêtés, il est parvenu à prendre de vitesse tous ses concurrents et à acheter les meilleurs emplacements, notamment la ferme de Randfontein dont les premiers sondages ont révélé l'importance des réserves. Cette même année 1886, il crée la Robinson Gold Mining Company, le « Syndicat Robinson » comme on a vite fait de l'appeler. Outre Robinson, elle a pour actionnaire Alfred Beit. Elle est la première compagnie minière à exploiter l'or du Witwatersrand.

Pas pour très longtemps ! Dans les mois qui suivent l'arrivée de Sir Robinson, les grands magnats du diamant lui emboîtent en effet le pas, créant à leur tour de puissantes compagnies qui se distinguent de la multitude de petites sociétés qui voient le jour au même moment. Les industriels du diamant... Se connaissant tous, liés par des intérêts de circonstance mais se livrant le plus souvent d'impitoyables guerres commerciales, ils ne tardent pas à mettre la main sur les principaux gisements d'or du Witwatersrand. Dotés de moyens considérables, ils disposent de solides relais d'affaires en Europe qu'ils parviennent à intéresser à l'or sud-africain. Ce sont les capitaux anglais, français, allemands ou belges, associés à



ceux des grands diamantaires du Cap ou de Kimberley, qui vont rendre possible l'extraction de l'or sud-africain. Eux aussi qui vont bientôt faire de Johannesburg l'une des villes d'affaires les plus actives du continent africain et même du monde...

Parmi ces magnats venus du diamant, il y a, bien sûr, Cecil Rhodes. Arrivé, en Afrique du Sud à l'âge de 16 ans, cet homme d'affaires au flair infailible qui s'est lancé en politique - il deviendra, en 1890, premier ministre de la colonie anglaise du Cap - contrôle déjà, par la De Beers, l'essentiel de la production de diamants sud-africains. En 1887, sur la foi des rapports de ses ingénieurs, il fonde à Johannesburg la Gold Fields of South Africa dont le capital est en grande partie détenu par des intérêts anglais. Las ! Parti trop tard, Rhodes aura du mal à s'imposer dans l'extraction de l'or, préférant utiliser les ressources de la Gold Fields pour consolider les positions de la De Beers. Autre grand nom du diamant présent à Johannesburg : Barney Barnato. Né à Londres en 1852, arrivé en Afrique du Sud en 1873, il a débuté dans les affaires en vendant aux chercheurs de diamants toutes sortes de produits - tissus, cigares, matériel divers... -, avant

de racheter une à une des concessions les plus mal en point et de les regrouper au sein d'un groupe puissant. Un groupe victime des manœuvres de Cecil Rhodes, auquel, à l'issue d'une guerre des prix brève mais violente, Barnato a fini par vendre l'ensemble de ses parts, permettant ainsi à son rival de créer la De Beers unifiée. En 1887, riche mais en quête de nouveaux placements, Barnato crée à Johannesburg, là encore avec l'aide de capitaux anglais, la Barnato Consolidated Mines.

Autre acteur de taille de la jeune industrie de l'or : la Rand Company, fondée en 1887 par un industriel et banquier d'origine allemande, Hermann Eckstein, en association avec Alfred Beit et Julius Wernher, l'agent local de l'homme d'affaires français Jules Porgès. Issu de la grande bourgeoisie juive austro-hongroise de Prague, Porgès est alors l'un des hommes clés de l'industrie de l'or en Afrique du Sud et le véritable maître de la Rand Company. Arrivé à Paris en 1857 à l'âge de 18 ans, il est devenu l'un des diamantaires les plus réputés de la ville avant d'acquérir des concessions en Afrique du Sud. A la fin des années 1870, la Compagnie française de diamants du Cap de Bonne-Espérance, l'entreprise qu'il a créée



avec Alfred Beit et Julius Wernher quelques années plus tôt, contrôle 10% des mines de Kimberley. Ayant eu l'intelligence de prendre part pour Rhodes lors de son affrontement avec Barnato, il entretient avec le fondateur de la De Beers d'excellentes relations. Des relations qui lui permettent, en 1887, de lui vendre son entreprise de diamants à très bon prix et de fonder, à Johannesburg, avec ses deux compères, la Rand Company.

Rhodes, Porgès, Beit, Wernher, Barnato, Robinson : venus d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Europe centrale, presque tous d'origine juive - à l'exception de Rhodes et de Robinson - flairant ensemble les bonnes affaires mais répugnant à se les partager, ces six hommes et leurs relais européens ont, dès le départ, la haute main sur l'or sud-africain. Une position que vient encore renforcer le krach de 1890, dû à l'épuisement des gisements de surface. Sur les 408 compagnies minières enregistrées alors à Johannesburg, une vingtaine seulement - celles capables d'acquiescer des moyens d'extraction à grande profondeur - survivent à la crise. Cette même année 1890, décidé à investir son immense fortune dans l'immobilier, Jules Porgès cède

ses parts dans la Rand Company à ses associés pour plusieurs millions de livres. Le choix de la rente...

A cette date, cela fait quelque temps déjà que la modeste bourgade créée en 1886 est devenue une ville, avec sa bourse - créée dès 1887 - ses banques, ses hôtels, ses magasins généraux, ses bureaux voués à l'industrie de l'or, mais aussi ses immeubles d'habitations et ses villas. Véritable ville champignon, Johannesburg compte alors 50 000 habitants ! La plupart sont des Anglais venus d'Europe ou de la colonie du Cap. Les « uitlanders » (étrangers en néerlandais) : ainsi appelle-t-on ces immigrants, désormais plus nombreux que les Boers mais auxquels ces derniers, qui craignent par-dessus tout une mainmise anglaise, refusent le droit de vote. « Au lieu de vous réjouir vous feriez mieux de pleurer car cet or imbibera notre pays de sang », avait lancé, prémonitoire, le président de la République du Transvaal Paul Kruger en 1887. Dès fait, dans les années 1890, le sort fait aux uitlanders empoisonne les relations entre la République et la colonie du Cap. Partisan d'un grand empire anglais allant du Caire au Cap, Cecil Rhodes tente même de



renverser par la force le gouvernement Boer de Pretoria. L'échec de ce coup d'Etat cristallise les passions. Pour les milieux dirigeants du Cap, il est devenu urgent de mettre fin à l'indépendance du Transvaal et d'abattre Johannesburg, dont la richesse dépasse celle de la colonie anglaise et qui attire un nombre croissant d'investisseurs. L'Angleterre y gagnera l'or sud-africain...Ce sera tout l'enjeu de la guerre des Boers.



**Tristan GASTON-BRETON,**

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com